

Un Québec en miniature

Christian Morissonneau

Numéro 43, printemps 1989

Lanaudière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morissonneau, C. (1989). Un Québec en miniature. *Continuité*, (43), 19–21.

L'héritage seigneurial de Lanaudière: le manoir de Mascouche construit en 1830 par John Pangman sur le site des moulins de la seigneurie de Repentigny. On voit ici l'édifice avant la transformation de 1930. Au premier plan, une oeuvre célèbre de l'art populaire québécois: le porteur de pot de plantes. (photo: Fonds Gariépy, ANQQ)



par Christian Morissonneau

UN QUÉBEC EN MINIATURE

Lanaudière: une des dernières nées de nos régions administratives. Lanaudière: une région à l'identité discrète, entre autres parce qu'aucun lieu ni entité géographique naturelle, ni village, ni rivière, ni lac, ni comté, ne porta jamais ce nom. Des toponymes l'identifièrent longtemps par les noms de certaines de ses agglomérations: la région de L'Assomption et la région de Joliette. Le territoire ne devenait pas région, mais demeurerait une mosaïque de petits pays entre fleuve et montagnes et entre ledit Nord de Montréal et la Mauricie. Un entre-deux territorial, pouvait-on dire, qui, à défaut d'identité, ne manquait pas d'histoire.

En effet, du site archéologique iroquoien de Lanoraie qui témoigne de la présence d'Indiens agriculteurs, il y a six cents ans, jusqu'au village actuel de Manouane où vivent les Attikameks, hier nomades, c'est toute une géo-histoire québécoise révélée du sud au nord, dans son habitat, ses paysages et sa toponymie. Entre deux univers amérindiens, l'un préhistorique et l'autre contempo-

rain, se mêlent, à travers l'histoire, différents modes québécois d'appropriation de l'espace et de production, de même que différents types de signification: de la seigneurie au canton, de la terre «faite» de l'habitant d'en Bas au lot à peine défriché du colon des Hauts, de l'agriculture autarcique à l'agriculture spécialisée (le tabac), du lopin de terre à l'exploitation forestière par les «barons du bois», de la vie insulaire (îles de Berthier) à la vie du coureur de bois, de la chapelle anglicane à l'église catholique, du toponyme seigneurial au toponyme hagiographique, en passant par la référence à la toponymie britannique, en somme, Lanaudière constitue un microcosme québécois, c'est-à-dire, un véritable Québec en miniature.

Lanaudière, c'est toute une géo-histoire québécoise révélée du sud au nord, dans son habitat, ses paysages et sa toponymie.

LE PROJET D'UN PAYS

Très tôt, sous le Régime français, deux seigneuries sont concédées dans le territoire lanaudois: la seigneurie d'Au-tray (1637) et la seigneurie de l'île Dupas et du Chicot (1672). D'autres noyaux de peuplement se forment, à Berthier (1681), puis à Terrebonne (1707); les concessions de seigneuries, les changements de propriétaires et les nouvelles divisions vont bon train: La Chesnaye, Lavaltrie, Lanoraie, Repentigny, Berthier, l'île Dupas et du Chicot, Saurel et d'Orvilliers. On trace des rangs et on élève des moulins banaux. En 1736, toute la rive du Saint-Laurent, qui baigne Lanaudière, est aux mains des seigneurs absentéistes ou impliqués dans le commerce.

Sous le Régime anglais, après 1792, le gouvernement colonial renonce à créer de nouvelles seigneuries. Les colons anglais préférant le mode du «commun soccage» pratiqué chez eux, on crée des *townships*. En vérité, il n'y eut pas de véritables *townships*, mais des cantons comprenant un tracé de rangs, donc une forme abâtardie du township original. À la périphérie de l'aire seigneuriale, c'est-à-dire au nord, vers le

piémont laurentidien, s'ouvrent ces nouveaux cantons: Rawdon (1799), Kildare (1803), Brandon (1827) et Kilkenny (1832). Au début, ce sont surtout des Irlandais, des Écossais et des vétérans de l'armée britannique qui s'installent dans cette aire nouvelle, entre la seigneurie et la montagne. Ils forment en quelque sorte un long «cordon sanitaire» géographique, aux marges du pays français.

La mosaïque lanaudoise

Une région enchâssée entre le fleuve et la montagne.

La plupart des grands paysages québécois se retrouvent dans Lanaudière, depuis le chemin du Roy et le grand fleuve, avec ses anciennes maisons de pierre et ses îles assoupies, sa large et riche plaine agricole, un des greniers du Québec, et ses collines et montagnes boisées des Laurentides aux dix mille lacs et eaux vives. Plus au nord, on retrouve le piémont au début du bouclier laurentien avec ses villages coquets et ses rangs sinueux. Plus au nord encore, ce sont les hauts de la montagne, la forêt, les lacs et les rivières rapides, la chasse et la pêche, territoire récemment ouvert par le bûchage et le défrichement; hier, terre de colonisation, pays du rêve d'un pays neuf, aujourd'hui, terre d'accueil pour le villégiateur d'été et d'hiver.

Lanaudière fait partie de deux grandes régions physiographiques du sud du Canada: les Basses-Terres du Saint-Laurent, au sud, et le plateau laurentidien, au nord. À partir du Saint-Laurent, en direction nord, la plaine appartient aux Basses-Terres. L'altitude moyenne de cette étendue faiblement inclinée vers le fleuve varie de 20 à 70 mètres. Quelques rivières viennent rompre la monotonie de cette plaine composée de sables et d'argiles, déposés par les eaux lors d'un épisode marin (mer de Champlain). La partie au nord de cette zone est plus vallonnée et des affleurements rocheux commencent à apparaître aux environs de Sainte-

Julienne, Sainte-Mélanie et Saint-Cléophas: l'altitude maximale y est de l'ordre de 150 mètres. Ce changement graduel de topographie nous conduit à la deuxième unité physiographique: le plateau laurentidien.

Le plateau laurentidien se divise en deux zones. La première partie, au sud, les Basses-Laurentides, qu'on appelle aussi le piémont, a un relief en bosses et en creux; son altitude moyenne varie entre 215 et 300 mètres. Quelques collines s'élèvent à 450 mètres. Enfin au nord de Saint-Côme, Sainte-Émélie-de-l'Énergie et Saint-Damien, on rencontre une seconde unité, les Hautes-Laurentides; là, les sommets sont plus élevés, atteignant parfois plus de 700 mètres, comme à Saint-Zénon, le village le plus haut du Québec.

La région est drainée par plusieurs cours d'eau. Les plus importants sont les rivières L'Assomption, Ouareau, L'Achigan et Bayonne. Tous ces affluents du Saint-Laurent prennent leur source dans les Laurentides, où leur tracé est fortement influencé par la structure des assises rocheuses. Par contre, dans la plaine argileuse, leur cours est plus souvent en méandres, par exemple la rivière L'Assomption, juste en amont de Joliette. Les rivières sont peu encaissées, sauf la rivière L'Assomption qui a creusé environ 30 mètres dans les sédiments surtout sableux de ce que l'on nomme le delta de la rivière L'Assomption. C. M.



Le Grand dérangement des Acadiens de 1755, qui est aussi la grande dispersion, en amène plusieurs, après de longues pérégrinations, à s'installer le long de la rivière L'Achigan et des ruisseaux Saint-Jacques, Vacher et Saint-Georges. Lanaudière possède ainsi une colonie acadienne qui s'illustrera, entre autres, par le travail artisanal de certaines familles spécialisées dans la confection de la fameuse ceinture fléchée de L'Assomption, au motif éclairs et flammes. Ce motif sera choisi, en 1985, comme symbole de la région.

L'EXPANSION TERRITORIALE

Au XIX^e siècle s'ouvrent les grands chantiers d'exploitation forestière. Il faut signaler ici l'oeuvre du notaire Barthélémy Joliette, marié à Charlotte Tarrieu Taillant de Lanaudière, maître d'oeuvre de l'ensemble de la seigneurie de Lavaltrie sans être lui-même seigneur. On sait qu'il s'intéressa de très près à la rentabilité de la seigneurie et qu'il se lança dans la coupe du bois. Dès 1823, il fait bâtir un moulin sur la rivière L'Assomption. Autour de ce moulin grandira «sa» ville qu'il nomme «L'Industrie»; il y construit un manoir, un deuxième moulin, un marché public (1837), une église et un collège (1845). L'entrepreneur forestier et urbain ira jusqu'à imprimer sa propre monnaie. En 1850, il fait bâtir le premier chemin de fer québécois entre L'Industrie (Joliette) et Lanoraie. Le bois est acheminé directement au fleuve d'où il part pour Québec et l'Angleterre. À sa mort, la ville, qui prend le nom de son fondateur, est devenue capitale régionale en éclipsant Berthier, Le Portage (L'Assomption) et Saint-Paul.



Lanaudière est depuis longtemps renommée pour ses stations de villégiature. Celles-ci n'ont pas connu le développement anarchique que l'on a observé dans bien des régions du Québec. Une plage au lac Maskinongé, à Saint-Charles-de-Mandeville, en 1955. (photo: Office du film du Québec, ANQQ)

La culture du tabac sur une ferme de Rawdon en 1953. (photo: Office du film du Québec, ANQQ)

Avec les années 1850-1860, commence l'exode des Canadiens français des milieux ruraux vers les filatures de coton de la Nouvelle-Angleterre. Face à ce mouvement qui va s'amplifiant, des notables religieux et politiques ripostent en proposant le défrichement de la forêt pour créer de nouvelles terres agricoles. Il s'agit à la fois d'un projet de développement global et d'un projet géopolitique d'agrandissement du territoire national. Au moins dix ans avant le curé Labelle, l'abbé Provost lance, dès 1862, le premier appel officiel à la conquête du Nord. Pour lui, le destin des Canadiens français va se jouer dans cette terre promise, juste réponse providentielle au continent américain perdu depuis l'occupation anglaise.

L'histoire de Lanaudière montre à l'oeuvre deux types d'hommes d'action: l'entrepreneur, fondateur de ville, et le missionnaire-colonisateur, ouvrier de pays. L'oeuvre colonisatrice ne réalise pas les objectifs enthousiastes des promoteurs, mais réussit à étendre l'oekoumène – l'espace habitable – au delà des cantons «anglais» sur plusieurs dizaines de kilomètres, à partir des années 1860. On fonde Sainte-Émélie-de-l'Énergie (1856), Saint-Michel-des-Saints (1862), Saint-Zénon (1866). Une région est née: la Matawinie. Elle demeurera le royaume sauvage de la forêt et de la terre égratignée: le royaume du colon pionnier, par opposition à l'univers de l'habitant-cultivateur des riches basses-terres du Saint-Laurent.

LA RÉGION VERTE

De nos jours, Lanaudière présente une grande diversité d'activités économiques incluant l'exploitation des ressources agricoles et forestières, les petites et moyennes entreprises industrielles et le secteur des services. Le développement anarchique de la région voisine des Laurentides n'est point son lot. Joliette, modèle exemplaire de la petite ville québécoise, a su maintenir l'équilibre entre l'industrialisation et le développement culturel: les usines Firestone y sont installées et le Festival international de Lanaudière y présente aussi ses principales manifestations. La ville garde harmonie et mesure, qualités éminemment musicales, que les clercs de Saint-Viateur ont ancrées, et qui en ont fait un véritable «sol de musique». Cette image est devenue la devise nouvelle de Joliette.

Lanaudière, une région protégée, où la plupart des paysages reflètent l'heureux mélange nature/culture; où le vert prend les nuances noirâtres des épinettes et jaunâtres du tabac mûri; une région encore neuve et paisible qu'ainsi, matériellement et symboliquement, on peut appeler la région verte.

Christian Morissonneau est professeur au Département de géographie de l'Université du Québec à Montréal et président du Conseil de la culture de Lanaudière.

